



HAL
open science

L'eclipse de l'interculturalité: cas du Fitampoha Menabe

Aurélien Raphaël Randrianandrasana

► **To cite this version:**

Aurélien Raphaël Randrianandrasana. L'eclipse de l'interculturalité: cas du Fitampoha Menabe. Kabaro, revue internationale des Sciences de l'Homme et des Sociétés, 2010, Construction identitaire et interculturalité dans le monde indo-océanique, V (6-7), pp.257-271. hal-03538423

HAL Id: hal-03538423

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03538423v1>

Submitted on 24 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ECLIPSE DE L'INTERCULTURALITE, CAS DU FITAMPOHA MENABE

AURÉLIEN RAPHAËL RANDRIANANDRASANA
DOCTORANT EN SOCIOLOGIE
UNIVERSITÉ D'ANTANANARIVO

Résumé

Le pays Sakalava, potentiellement est riche mais il subit la famine, notre étude se propose de dégager les faces cachées de la quotidienneté au-delà des occupations journalières de la communauté, elle pose des question à savoir : Comment se fait la fonctionnalité de la communauté Hazomanga ? Nous abordons ici les questions du mécanisme de fonctionnement de la société Sakalava actuelle à partir des modes de vie jugés comme de

type normal. Il s'agit de savoir comment se fait l'incursion de la modernité dans ces villages? Et quels sont les jeux des acteurs dans le contexte de la mondialisation. Pour ce faire, la stratégie mise en œuvre pour mener à bien notre investigation sera axée sur le fonctionnalisme, le structuralisme et l'individualisme méthodologique.

Mon travail porte sur « L'éclipse d'interculturalité, à propos du Fitampoha du Menabe ». Un phénomène qui, dans la vie courante, est moins aigu, voire dépassé et même oublié par l'homme de la rue.

Derrière cette apparence trompeuse, se cache un sujet qui reste pertinent à plusieurs titres : d'abord par son importance car il s'agit d'un fait social qui a laissé des séquelles directement dans la vie socio-politico-économique de la nation malgache. Puis par sa généralité, car il s'agit d'une réalité sociale à la fois complexe sous diverses formes et à des degrés divers. Enfin par son actualité, le sujet arrive à point nommé dans la mesure où après les troubles socio-politiques vécus en 2002, et le dernier Fitampoha du 14 au 23 août 2008 à Belo sur Tsiribihina les questions relatives à la culture, à l'interculturalité et au développement continuent encore à occuper le devant de la scène sociale et politique.

En raison du respect des règles et des soucis d'ordre méthodologique, nous allons nous limiter aux questions qui se posent comme suit : Comment se fait aujourd'hui la fonctionnalité de la communauté Hazomanga ? Comment se fait aussi l'incursion de la modernité dans ces villages ? Et quels sont les jeux des acteurs dans le contexte de la mondialisation omniprésente ? Autrement dit, dans quelle mesure la modernité influence-t-elle les jeux des acteurs de la communauté Hazomanga ?

L'hypothèse qui oriente ce travail est que derrière les événements culturels jugés comme de type normal, nous assistons au glissement voire à l'accaparement de la communauté Hazomanga par la modernité.

Nous entendons ici par modernité le rapport marchand. Tandis que la communauté Hazomanga serait la base même de la communauté Sakalava, au Sud-Ouest de Madagascar. Notre travail s'est déroulé dans le quartier¹ autour de la résidence de la princesse Kamamy à Belo sur Tsiribihina. Un quartier, qui est un élément vivant et constitutif de la ville, mais aussi, une source d'échange économique, culturel.

Le Fitampoha est le bain des reliques royales², dans le fleuve Tsiribihina, auparavant on le faisait tous les 10 ans mais actuellement on le fait tous les 5 ans. Il est vrai que le Fitampoha est une grande fête pour les Sakalava du Menabe (dans ce travail, nous ne traiterons pas des détails techniques de cette fête, l'objectif de notre recherche consiste à dégager les faces cachées de cette célébration et de la quotidienneté à Belo sur Tsiribihina, en vue d'en dépeindre la situation actuelle de la compatibilité entre modernité et communauté Hazomanga).

La stratégie mise en œuvre pour mener à bien notre investigation est axée sur le fonctionnalisme, le structuralisme et l'individualisme méthodologique. Nos analyses socio-anthropologiques ont surtout été sous tendues par les dimensions psychosociales des interactions sociales, en termes de communication interactive, entre les individus et groupes visés, cette approche interactionniste a été insérée dans le cadre global de la manipulation de l'outillage conceptuel de l'instrumentalisme marxiste.

Les identifications des mécanismes d'interaction entre les divers statuts et rôles de la population d'enquête ont été opérées à l'aide des concepts fonctionnalistes et interactionnistes constructivistes. L'approche adoptée est celle des interviews de type qualitatif et le vivre ensemble. Sa mise en œuvre a été adaptée et corrigée au fur et à mesure de l'avancement, selon les situations et les problèmes rencontrés.

Le noyau de ce travail est constitué de 25 individus, issus des différentes couches de la population (14 hommes et 11 femmes, âgés de 18 ans et plus) les personnes les plus âgées sont celles qui ont le plus long parcours de vie et qui pouvaient nous permettre d'essayer de mieux comprendre leurs trajectoires sociales.

¹ A Antananarivo la notion d'appartenance se réfère plutôt à la délimitation d'un quartier d'où l'identification d'un individu se fait par rapport à son quartier, exemple des jeunes d'Ampefiloha ou de Behoririka ou d'un tel ou tel quartier. Par contre, en province cette appartenance se réfère plutôt à une certaine identité au groupe lignager.

² Dans la terminologie officielle sur les hautes terres malgaches, un Roi ne meurt pas, *il tourne le dos*, on parlerait alors de « *Miambobo ny Mpanjaka* », le peuple ne l'enterre pas mais *il le cache*, « *nafenina* ». Par contre, pour les Sakalava, un Roi ne meurt pas mais il est « *Folaky* ».

FONCTIONNALITÉ DE LA COMMUNAUTÉ HAZOMANGA

A Tsimafana³, la conception du temps n'est pas une succession de secondes, de minutes, d'heures et de jours qu'il faut saisir au vol et dont il faut profiter pour exécuter vite ce qui est à faire de peur de perdre son temps. Le temps pour ces villageois est une suite majestueuse et calme des événements, plutôt des phénomènes naturels. Les villageois comptent le temps en vivant et en évoluant avec et selon la nature : « vaky masoandro » le moment où le soleil éclate le matin, « mivoaka omby » où les bœufs s'en vont aux champs, « mena masoandro » où le soleil rougeoit à son coucher...

Madagascar, est réputé comme étant le « pays du moramora » et cette lenteur constitue un handicap au développement économique. En réalité le moramora est le reflet de la philosophie malagasy du temps, qui n'est autre que le rythme de la nature.

Le soir en hiver, le vent oblige les gens à entrer chez eux presque dès leur retour du travail, tandis que l'allongement du jour des soirées d'été permet la libre expression d'un rythme ralenti et d'une grande sociabilité.

Dans certains quartiers de Belo sur Tsiribihina se constituent des groupes de jeunes dont les distractions consistent à jouer au football. Ces groupes se constituent à partir du référent « *ny any an-tanàna* »⁴ et se définissent en tant que membres d'un groupe par la prise de conscience du « nous » contre le « eux ». Ces quartiers sont devenus des lieux permettant aux habitants de penser, d'exprimer et de pratiquer les distinctions entre « le moi » et « l'autre ».

Ces groupes cherchent à utiliser à chaque fois qu'ils en ont l'occasion l'accent betsileo ou merina⁵, ou korao etc. (Intonation, variation régionale du vocabulaire, expressions et insultes en langage familier). Les jeunes de notre zone d'intervention se caractérisent par l'inter connaissance qu'ils ont les uns des autres et il existe un lien très étroit entre les membres d'un même groupe. Ce lien est fondé sur un ensemble complexe de situations affectives, d'habitudes et de traditions.

A Belo sur Tsiribihina les rapports d'homme à homme se fondent sur des comportements coutumiers, des croyances, des normes, et des valeurs partagées et sont organisés en un système accepté de tous qui permet de faire face à toutes les situations. Ainsi, l'individu apprend au cours de son enfance la vision du monde naturel et social qui est commune

³ Tsimafana, c'est le dernier village accessible en voiture, avant de traverser le fleuve Tsiribihina par le biais des canots.

⁴ *Ny any an-tanàna*, ou pour les Betsileo *Ny any Ambala* : signifie le village natal, à la campagne, le lieu d'origine, le pays profond.

⁵ *Merina* désigne un groupe lignager habitant essentiellement les Hautes-Terres centrales de l'île (province d'Antananarivo), tandis qu'*Imerina* correspond au territoire habité par les *Merina*.

à tous les membres de la société, et cette vision, normalement, n'est jamais remise en question par une situation nouvelle ou par des contacts avec des étrangers.

Par contre, nous avons constaté un manque d'éducation des enfants, une perte du sens familial, et des idéaux communautaires qui amène les jeunes à se retrouver entre amis et à pratiquer le « *revy* »⁶.

Les habitants de Belo sur Tsiribihina achètent peu de journaux ; il est vrai qu'il n'y a pas de kiosque à proximité pour les inciter à lire. Le chauffeur de taxi-brousse tient un dépôt d'une vingtaine d'exemplaires du « journal Taratra ». Il apporte aussi dix « gazetiko » d'Antananarivo et quelques « Midi Madagascar » sur commande. *Gazetiko* a un petit nombre d'adeptes sportifs qui peut être estimé à une vingtaine environ. *Isika Mianakavy* est présent dans les foyers catholiques, parce qu'« on nous l'apporte à domicile et qu'il y a les conseils sur la culture la dessus » répondent ses lecteurs quand on leur pose la question. Les livres et les journaux politiques ne sont presque jamais lus du fait que les informations politiques sont transmises oralement. Dans les journaux le lecteur ne recherche que l'actualité dont il ne lit le plus souvent que les grands titres, les résultats sportifs, les faits divers. Quand on pose la question : « Pourquoi ne lisez-vous pas d'autres livres ? », les femmes surtout répondent « parce que dans les gros livres, il n'y a pas d'images ». Seul le visuel est accessible, l'écrit n'est pas maîtrisé.

A propos de l'esthétique, nous ne relevons rien de très particulier par rapport au reste de la société malgache si ce n'est que les conditions économiques ne favorisent pas l'expression artistique.

L'INCURSION DE LA MODERNITÉ

La description de la vie quotidienne à Belo sur Tsiribihina a permis de relever que lorsque l'on parle du milieu social, les relations de voisinage sont au centre de la vie sociale. Le voisinage façonne l'existence quotidienne des individus. En malgache, le voisin est désigné par le mot « *mpifanolo-bodirindrina* ». Le mot « voisin » n'a pas partout le même sens. Il peut désigner l'ensemble du village et même au-delà de celui-ci. Dans les grandes villes les relations de voisinage sont moins étendues.

Sur le plan économique, 67% de la population de l'enquête est fidèle à certains commerçants. En raison du fait que ces derniers leur ont crédités qu'ils n'ont pas les liquidités financières pour acheter ailleurs moins cher.

⁶ Tiré du mot français « *rêve* » pour exprimer un imaginaire clément et heureux. Un individu peut arriver à ce stade par le biais de l'alcool, drogue voire des relations sexuelles.

A Belo sur Tsiribihina deux mondes coexistent : ceux du dedans qui ont tout et ceux du dehors qui, n'ont que la vente de quelques maniocs, de poissons frits etc. comme moyen d'existence.

Les leaders dans notre zone d'étude sont les membres de la famille royale, les Karana et quelques immigrants d'autres régions de Madagascar. Des liens unissent les membres de ce groupe : liens de parenté, de culture, d'intérêts etc. qui assurent à cette élite une unité de pensée et une cohésion de classe. Constituée d'hommes d'affaires, cette couche sociale contrôle tous les domaines d'activités : élevage⁷, commerce, agriculture.

Le retard dans la mise en place de projets dans la région de Belo sur Tsiribihina et d'infrastructure de base (électrification...) ne relève pas de procédures strictes définies dans les textes en vigueur mais de l'absence de volonté, pour ne pas faire du développement l'affaire de quelques lobbies⁸ partageant des secteurs de l'économie, et la mainmise sur le processus en faveur d'amis. Le copinage administratif se fait au nom du *fibavanana*. L'absence de culture de pouvoir⁹ ruine cette zone.

Ces offres ont perdu une grande partie de leur crédit auprès des populations qui, cependant, leur restent très attachées.

En ce sens, Alain Ehrenberg a analysé cette situation dans les années 80. A cette époque, le sport était la vitrine de l'idéologie méritocratique. Aujourd'hui, le mariage de la concurrence et de la justice s'incarne dans la figure du chef d'entreprise, et plus encore dans celle du manager¹⁰. Le « culte de la performance »¹¹ déifie le self made-man, le gagneur, celui qui prend en main son destin.

Cette promotion du modèle gestionnaire modifie la structure du tissu social. On trouve désormais un pôle d'intégration composé des hommes d'affaires ayant réussi économiquement et qui investissent dans la propriété privée, à la périphérie duquel gravite la masse des jeunes paysans sans terre, frappés du sceau de la précarité : ce sont les petits épiciers, les

⁷ Lors de notre descente sur le terrain, il y a même des individus qui possèdent jusqu'à 25 000 têtes de zébu, en élevage extensif.

⁸ Pour comprendre la pratique politique de ces hommes, il y a trois grilles de lecture :
N. MACHIAVEL, *Le prince et autres textes*, éditions Gallimard, Paris, 1980.
SUN TZU, *L'art de la guerre*, éditions Flammarion, Paris, 1972.

E. ENRIQUEZ, *De la horde à l'État : essai de psychanalyse du lieu social*, éd. Gallimard, Paris, 1983.

⁹ Au niveau du quartier, voire dans l'administration malgache, la situation est simple : chaque colis émis ou reçu de l'administration est considéré dans la pratique comme la propriété de la personne émettrice et réceptrice, il n'y a aucune obligation d'enregistrer une copie auprès du secrétariat pour archives. La mémoire de l'administration se situe alors au niveau des anciens membres du personnel administratif qui, par expérience, connaît l'historique des dossiers. Cette pratique rend incontournable certaines personnes avec le risque de se couper des informations en cas de départ de l'intéressé.

¹⁰ A. EHRENBURG, *Mythologies de la conquête et de la souffrance, le témoin du temps qui change*, France Culture, vendredi 1^{er} décembre, 1995.

¹¹ A. EHRENBURG, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

artisans, les bouchers, etc. Dans leur quartier, ils assurent leur survie mutuellement. Mais vu l'augmentation du coût de la vie par rapport à leur salaire, ils ont dû changer leurs habitudes d'achat et de consommation. Ainsi, le boucher voit son chiffre de ventes baisser parce que ses clients ne peuvent acheter que des brèdes. A la longue, au rythme de l'inflation, leur commerce est menacé de disparition.

Parmi ces petits opérateurs économiques, certains aimeraient étendre leurs activités mais ils n'ont pas accès au crédit, et ne bénéficient d'aucune garantie et de ce fait ne peuvent se développer.

La permanence d'un leadership à Belo sur Tsiribihina argumente en faveur de la prise du pouvoir par un groupe structuré au détriment des groupes plus vulnérables qui accèdent moins facilement à la parole (populations précarisées, femmes, jeunes...). La faiblesse du fonctionnement de toutes les organisations et associations sur le plan de la gestion (manque de transparence, confusion d'intérêts personnels et généraux...) sans parler des récupérations clientélistes et politiques favorise cette dynamique. Les entretiens libres montrent que les enquêtés à Belo sur Tsiribihina se soucient plus de la réussite économique de celui qui parle que des attentes sociales.

En attendant une meilleure répartition de la richesse nationale, la richesse capitaliste s'accroît et se concentre, tandis que l'ouvrier s'appauvrit. Ce dont atteste la « corrélation entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère »¹². Le régime capitaliste produit toutes choses en abondance, en trop par rapport à son système défectueux de répartition.

Il en résulte un pourrissement général d'une crise généralisée autour d'une pauvreté criante et insupportable. La masse populaire parle à ce propos de « *fabalovana ou kolikoly* » (corruption), de pouvoir de domination injuste, de tricherie et de mensonge. L'ignorance de ce pouvoir de domination c'est l'ignorance de cette cassure de la communauté comme stade suprême de la pauvreté.

Dans l'introduction à son livre *Les enfants de Sanchez*, Oscar Lewis, développe le concept de culture « des pauvres » (qu'il appelle parfois aussi sub-culture, dans la mesure où elle apparaît semble-t-il dans une première phase pour se constituer ensuite en culture réelle). Il lui donne, pour l'essentiel, les caractéristiques que nous avons rapportées de ce village à Belo sur Tsiribihina.

Les données économiques les plus caractéristiques de la culture des pauvres sont la lutte constante pour la vie, le sous-emploi, le chômage, les bas salaires, une variété d'emplois non spécialisés, le travail des enfants, l'absence d'épargne, une pénurie chronique d'argent liquide, l'absence de

¹² K. MARX, *Le capital*, livre I, tome III, Éditions Sociales, 1969, p. 88.

réerves de nourriture dans les foyers... la mise en gage des biens personnels, l'emprunt à des prêteurs locaux moyennant un taux usuraire, des systèmes de crédit spontanés et non officiels organisés par des voisins. Parmi les autres caractéristiques sociales et psychologiques, il y a... le manque d'intimité, l'alcoolisme, le recours fréquent à la violence pour régler les querelles, les châtiments corporels pour les enfants, battre sa femme, l'initiation précoce à la vie sexuelle...¹³

Le contraste est en effet criant entre les deux groupes sociaux en présence. Les uns ont acquis et entretiennent un système de pensée, les idées, les usages, des goûts, et une manière d'être, les autres, le plus grand nombre et les plus pauvres à l'occident maintiennent et vivent leur identité malgache.

Les tentatives d'embrigadement des plus pauvres dans des associations à coloration politique ne les enthousiasment guère, ça équivaudrait, pensent-ils, à les enfoncer dans un guêpier, certains qu'ils y deviendront facilement le jouet, la victime des rusés (*les fetsifetsy et les mabitabita*).

Ainsi, à « l'âge postmoderne » comme l'explique Isabelle Taboada-Leonetti, « c'est précisément cette liberté plus grande de l'acteur qui rend possible le processus de désinsertion ». Dans les sociétés traditionnelles, ou chez les populations immigrées qui transplantent ou, plus exactement, recréent ou bricolent leur système traditionnel pour mieux résister ensemble au déracinement, l'individu n'est pas tout à fait libre de quitter le groupe, qui à la fois, l'enserme et le protège. Dans la société industrielle, les solidarités de classe reposaient aussi sur une forte pression intégrative du groupe.

Aujourd'hui, les réseaux de sociabilité sont plus complexes et plus diversifiés, mais aussi plus tenus ; ils sont davantage volontaires et sans doute plus inventifs, mais moins nécessaires, moins vitaux. Les groupes et les réseaux se forment et se défont, au gré des intérêts, des enjeux, des circonstances, des identifications.

Lorsque l'individu appartient à des réseaux divers, son absence de l'un d'eux est à peine remarquée. S'il n'est pas là, c'est qu'il est ailleurs... Or, il arrive que certains ne soient plus nulle part. La rupture des liens peut s'accomplir silencieusement, sans mettre en péril l'intégrité d'un groupe quelconque et donc sans susciter un mécanisme de resserrement autour de l'individu menacé¹⁴.

Gorz décrit le mouvement de « division dualiste de la population active : d'un côté une élite de travailleurs protégés et stables, employés à plein temps, dépositaire des valeurs traditionnelles de l'industrialisme,

¹³ O. LEWIS, *Les enfants de Sanchez*, traduction française, Gallimard, 1964, p. 31.

¹⁴ V. de GAULEJAC et I. TABOADA-LEONETTI, *La lutte des places. Insertion et désinsertion*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994, p. 90.

attachés à son travail et à son statut social ; de l'autre coté une masse de chômeurs et de travailleurs sans qualification ni statut, employés de façon précaire et intermittente à des tâches indifférentes »¹⁵.

En résumé, dans un monde hostile, sans pitié, cynique, sans coopération où domine la loi de la violence, de la force de l'argent, le paysan sans terre doit affronter une réalité où l'individu est écrasé sans pitié. Mais, comment se fait le phénomène d'éclipse dans ce jeu des acteurs ?

PHÉNOMÈNES D'ÉCLIPSES D'INTERCULTURALITÉ

INITIATION À LA MODERNITÉ

Comme nous l'avons vu précédemment, le modèle managérial mord les franges des collectivités locales. La logique entrepreneuriale gagne également les individus. Le « moi » devient un capital à faire fructifier. Il se gère. Réussir sa vie, c'est être utile, rentable, productif, et ce, sur tous les registres : professionnel, social, affectif, corporel, sexuel. Donc, chacun est ainsi sollicité pour intérioriser un idéal de perfection.

Or, le Malgache ne s'intéresse guère à la logique des idées rigoureusement enchaînées les unes après les autres. Il ne lit pas beaucoup, n'est pas intéressé par l'écrit ayant pour but de convaincre l'intellect. Mais il observe la nature ainsi que les événements et en tire des leçons.

Ce n'est pas tant la recherche d'une conviction intellectuelle qui réussit avec les Malgaches que la persuasion, laquelle est aussi une conviction acquise par l'observation des choses et des événements afin de les comprendre et d'en déduire des conclusions pratiques dans la vie. Dans cette perspective les *safû* ou *kabary* ou discours sont essentiels car ils engendrent peu à peu chez l'auditoire la disposition d'âme nécessaire pour saisir et aimer ce que l'orateur ou celui qui parle veut exprimer.

Ainsi, les « livres de bibliothèque » sont réservés, dans leur esprit, à des gens instruits, parce que trop difficiles à comprendre. Les gros livres doivent être « instructifs » donc difficiles à lire. Si par hasard, une mère achète un livre à son fils, ce ne peut être qu'un dictionnaire. Ainsi, le livre ne pénètre pratiquement pas dans ce village, même pas par le canal des enfants. Il ne rencontre qu'un scepticisme amusé car son assertion va à l'encontre du concept du livre.

Cette régression vers l'image, cet abandon de la traduction du signe est un phénomène qui se généralise et qui n'est pas spécial au village. Mais il semble qu'il y prenne toute son ampleur, car on avoue ne pas pouvoir lire sans image. Concernant les journaux, en réalité ils ne parcourent que les gros titres et l'entrefilet qui prolonge les photographies, ils renâclent devant l'effort d'attention que demande la compréhension d'un

¹⁵ A. GORZ, *Les chemins du paradis. L'agonie du capital*, Paris, Galilée, 1983, p. 74.

article et ne retiennent grosso modo que les faits. Ce refus de la pensée écrite abolit la différence entre les illettrés et les autres. Tous sont soumis à la même source d'information, tous reçoivent le même et le seul enseignement audio-visuel, celui de la télévision.

Quant à la radio, elle est passée à l'arrière plan dans sa forme et dans le crédit qu'on lui donne. L'écoute est complètement modifiée, l'oreille n'est plus attentive. Elle est importante car elle empêche le silence et le vide. Les programmes ne sont pas sélectionnés. La voix de la radio n'a plus guère d'autorité. On lui tolère un rôle de boîte à musique, de réveil-matin et de diffuseur d'actualités aux heures où la télévision est muette. La radio, n'est qu'un accessoire ; on n'y cherche guère que des chansons. Si la Radio *Feon'i Tsiribihina* demeure l'émetteur le plus souvent écouté, elle ne l'est que distraitemment. D'ailleurs on ne veut rien y trouver que l'on ne sache déjà. C'est le genre mineur de l'information.

Par contre, la télévision exerce une attirance presque absolue. Plusieurs foyers possèdent la « télévision ». Sauf exception, tous les téléviseurs sont équipés d'un lecteur CD. Ils sont toujours en état de marche, renouvelés dès l'usure, achetés chers et jamais d'occasion.

La raison c'est qu'on attend comme une surprise « ce qu'il y a, à la télé » surtout, là où « l'on ne peut pas lire quand il n'y a pas d'images ». Là où l'on a perdu la faculté d'attention, ce mode de transmission audio-visuel de l'information est le seul qui convienne. L'image attire l'œil vers elle et s'impose sans le recours d'aucun effort.

A la question « Que regardez-vous de préférence ? » on obtient les mêmes réponses, rapides et spontanées, qu'on s'adresse aux adolescents ou aux adultes. Tous préfèrent « les films, les variétés, les chansons et les sports » indépendamment du sexe ; puis ils marquent un temps d'arrêt et donnent des réponses qui se diversifient davantage, selon les personnalités surtout, et peu selon le sexe et l'âge.

ABSORPTION PAR LA MODERNITÉ

Actuellement, Belo sur Tsiribihina est en face de trois modes de production différents :

- Le mode de production capitaliste dominant ;
- Le mode de production lignager-féodal, en voie de disparition, décadent ;
- Le mode de production lignager, dominant dans les zones rurales de Madagascar.

Dans le concept de rapport de propriété, il existe le concept de propriété lignager. La terre est un moyen de production et le rapport de distribution se fait en termes de sexe « *zara asa* » ou partage du travail entre l'homme et la femme. L'homme est destiné pour le travail musculaire

et les femmes travaillent comme ménagères pour l'unité familiale. Il y a une division du travail par âge ou par le type de travail et division par le niveau technique.

Les rapports de répartition s'organisent généralement autour de la subsistance, les cultes cérémoniels et la thésaurisation. Mais comment se présente la coordination entre ces trois différents types de mode de production ?

D'abord, sous l'impact du mode de production capitaliste dominant, chaque membre est forcé à monétariser, marchandiser sous l'effet d'une certaine mode d'exigence monétaire. « Tout devient marchandise, tout se vend, tout s'achète » selon Marx¹⁶. Donc, ici le mode de production lignager doit produire des marchandises afin de satisfaire les rapports de répartition. Ces modes de production sont de fait obligés de vendre pour « la monnaie », pour pouvoir s'octroyer de la subsistance, les cultes cérémoniels et la thésaurisation. Ainsi, il n'y a que le salariat et le commerce qui peuvent garantir les revenus.

Or, le mode de production lignager ne peut vendre que quelques brèdes, haricots, manioc etc. le membre du lignage doit se livrer au salariat, tout en conservant une activité de production lignage.

Il n'existe pas d'enrichissement dans ce système, mais au contraire une exploitation de l'individu. Chaque membre du lignage a des budgets à atteindre qui ne permettent d'assurer la subsistance que quelques mois.

Ainsi, l'argent que les parents possèdent est essentiellement destiné à la nourriture. En revanche, pour les jeunes, leur argent sert principalement au plaisir. Il n'est considéré que secondairement comme un moyen d'acquisition. Il est un signe de prestige et un instrument de jouissance.

La pauvreté limite les possibilités et il est rare que les enfants aillent à l'école. Dès l'âge de 7 ans ou 8 ans ils commencent à travailler. Ce phénomène n'est pas négligeable, l'exploitation des enfants notamment la prostitution des jeunes filles est courante dans la région. Les jeunes filles qui travaillent dans les hôtels et le secteur du tourisme ne sont pas riches mais plus ou moins intégrées dans le mode de production capitaliste.

Celles qui sont intégrées dans le salariat par le biais du travail lié au tourisme sont pauvres dans la mesure où cette pauvreté se situe entre le salaire et la quantité des besoins et les fluctuations des prix du marché. En fait, ce salaire ne permet pas de satisfaire tous les besoins d'où la nécessité pour l'employé de s'impliquer dans une activité secondaire.

La déstabilisation du système lignager se fait de telle sorte que les destructions sont calquées dans le rapport de parenté. Or c'est le rapport de parenté qui unifie les membres du lignage. Si les membres de la parenté sont individualisés avec une migration dans les zones d'exploitation touristiques, les femmes se livrent à la prostitution et les enfants

¹⁶ K. MARX, *Le capital*, livre I, tome III, Editions Sociales, 1969.

travaillent comme dockers. Il existe alors une désorganisation de la parenté qui se traduit par l'éclatement de la famille et du lignage. Il en découle une perturbation de l'identité malgache qui touche le volet culturel car les membres passent de l'idéologie du *Fihavanana* vers l'idéologie individualisée et surtout à l'idéologie parcellaire avec la méfiance totale même avec les membres de la famille. C'est toute la structure sociale qui est violée par le mode de production capitaliste toutefois à Madagascar ce système n'arrive pas à mettre en place une infrastructure de mode de production véritablement capitaliste. Il s'agit d'une économie de marché parasite qui conduit à un phénomène de marginalisation avec pour conséquence une marginalisation de la majorité des forces productives.

Mis à part ce phénomène de dépendance à l'échelle mondiale, l'insécurité n'a pas épargné les zones rurales de la région Menabe. Le phénomène « *dabalo* » omniprésent dans toutes les campagnes malgaches, nuit à la motivation des paysans de rester à la campagne. Il est vrai que l'exode rural, phénomène très intense à Madagascar est animé par l'espoir des plus pauvres de trouver de meilleures conditions de vie en ville comme à Antananarivo, mais il est aussi en grande partie lié à l'insécurité rurale.

DISSOLUTION PAR LA MODERNITÉ

A comparer l'univers malgache et le monde occidental, on ne tarderait pas à découvrir des éléments antagonistes. Chaque civilisation semble jouir d'une philosophie propre de la vie et de la mort. Riche en signes et symboles, le monde malgache traditionnel accorde une large priorité à l'Homme, tandis que l'Occident, sans négliger totalement l'Homme, se révèle très riche en objets et techniques, et met davantage l'accent sur l'accumulation des biens.

L'un se contente d'une économie de subsistance, mais reconnaît grâce à la pénurie, la valeur d'usage. L'autre se présente comme une société de consommation, toujours guetté par la tentation du gaspillage. Préoccupé par la valeur d'échange, il baigne dans l'abondance et recherche d'abord la rentabilité.

L'esprit communautaire favorise chez les uns l'épanouissement des relations interpersonnelles ; l'exaltation de l'individualisme instaure, chez les autres, la tentation d'exploiter au niveau bureaucratique et technocratique. Si le sens de la continuité et du dialogue préoccupe les Malgaches, le sens de la rupture semble se déployer en Occident.

L'importance capitale accordée par les premiers aux mythes, au temps répétitif et au temps eschatologique, se voit supplantée, chez les seconds, par la prépondérance de la science, de la technique et du temps explosif.

Nous sommes devenus coutumiers d'un tel diagnostic. Les enquêtes qualitatives témoignent des angoisses collectives et des désespoirs individuels, du défaut de confiance en l'avenir. Fréquemment doublés d'une terminologie savamment choisie, ces constats font aujourd'hui consensus.

Selon Marcuse (H.) dans « *L'homme unidimensionnel* »¹⁷, la société industrielle développe de nouvelles formes de contrôle social qui dépouillent totalement l'individu de sa liberté. Elles opèrent une manipulation des besoins telle que les hommes étouffent en eux tout ce qui n'est pas le besoin de produire et de consommer.

Par un conditionnement massivement et scientifiquement administré, il obtient une identification de l'individu à son groupe et, à travers lui, à l'ensemble de la société. En se basant sur le mode de vie américain, il estime que la dimension intérieure de l'esprit, qui pourrait susciter une opposition à l'état de choses donné, tend à disparaître.

Dans ce contexte, la sexualité joue un rôle important dans les relations : des liaisons distordent certains ménages, mais l'adultère prend surtout une forme de jeux sexuels et des femmes se réservent l'initiation des adolescents. La sexualité est partout présente, elle s'exprime communément par le geste et la parole. Quant aux actes, bien que la vie privée soit tombée dans le domaine public, il faut qu'ils soient notoires pour qu'ils parviennent jusqu'à l'observateur.

Les gestes sont évocateurs : index droit pénétrant le cercle formé par l'index et le pouce gauche, paume droite abattue sur l'origine du poing gauche fermé. Mais ils restent symboliques, nous ne voyons guère d'attouchements en public. La présence dans cette zone, où la sexualité est intense, de jeunes gens nubiles incite à poser une question, celle de la prostitution. S'exerce-t-elle ? Et sur quel mode ?

En guise de réponse à cette question, à notre connaissance, deux femmes au moins « laissent facilement monter les hommes chez elles ». Rien ne les distingue des autres femmes, nous ne savons pas si elles font payer leurs services ou si elles les rendent gratuitement ; mais elles représentent néanmoins un mode de prostitution larvée.

Les femmes mariées agissent différemment : l'une d'elles, mariée, trois enfants affectionne particulièrement les jeunes adolescents. Son mari rentrant très tard de son travail, elle dispose de longs loisirs. Nous la voyons fréquemment avec quelques garçons. Non seulement elle les initie, mais elle les comble de cigarettes et de menus cadeaux. Les adolescents aiment beaucoup ces femmes chez qui ils trouvent toujours refuge, nourriture et compréhension¹⁸.

Des jeunes filles aussi arrivent en ville, notamment les jours du marché et profitent de la célébration du *Fitampoha*. En ville elles sont

¹⁷ H. MARCUSE, *L'homme unidimensionnel*, Editions de Minuit, Paris, 1968.

¹⁸ On désigne ces jeunes gens par « *jalokey* ».

étrangères¹⁹, non adaptées, incapables de trouver du travail dans un délai limité. D'où la prostitution qui est un révélateur des dysfonctionnements, des inégalités sociales, des rapports inégalitaires profonds existant entre les hommes et les femmes et des mécanismes de pouvoir.

La prostitution occupe une place importante, d'abord, parce qu'elle est peut-être la plus vieille forme de troc qui a toujours existé, mais parce qu'elle est aussi une institution fortement ancrée dans les structures économiques et dans les mentalités collectives.

Nous entendons ici par prostitution l'accomplissement d'un acte sexuel motivé par le seul gain matériel. Une personne se prostitue lorsqu'elle accorde des faveurs sexuelles à autrui ; son corps en échange d'argent, de cadeaux ou d'une autre forme de rétribution, allant même jusqu'à un avenir plus stable en vue d'un mariage. Autrement dit, c'est l'utilisation de son corps comme une marchandise pour gagner sa vie.

Lors du *Fitampoha* 2008, nous avons assisté à la diversification des lieux, mais aussi des modes de prostitution. Celle-ci tend à devenir plus cachée, plus diffuse, plus jeune, plus mobile, même si les formes traditionnelles existent toujours : de la prostitution occasionnelle, difficile à repérer, de la prostitution des mineurs, adolescents, en état d'errance. Bars à hôtesses, salon de réception, abritent des formes de prostitution moins voyantes. Ces jeunes femmes ont reçu une base d'instruction et d'éducation très réduite. Il suffit pour elles de connaître juste l'essentiel pour vivre ou survivre, savoir compter etc.

Une particularité curieuse est que de se marier avec un étranger ou *vazaha* serait plus facilement accepté. Insuffisance matérielle oblige, le mariage avec un *vazaha* est généralement admis, sinon vivement conseillé, dans de nombreux cas. Des jeunes filles des villages viennent s'engager comme bonne à tout faire dans les hôtels, sans déclaration, sans appui familial, livrées à elles-mêmes dans la ville, elles constituent l'essentiel des filles mères.

Le mariage avec un *vazaha* se fonde sur l'amour certes, mais le plus souvent il n'est pas dépourvu d'arrière-pensée matérielle. Au cas où un jeune homme ou une jeune femme aurait la chance d'en croiser un(e) sur son chemin, les *vazaha* étant considérés comme un signe d'aisance matérielle ou de confort, son avenir serait assuré.

La rémunération des Malgaches est aujourd'hui monétaire, ce qui n'était pas la règle auparavant. Elle est à peine suffisante pour assurer la survie biologique des individus. Le salaire est utilisé en totalité à la

¹⁹ En général, pour le Malgache, « est considéré comme étranger tout individu qui ne lui est pas parent, n'habite pas le même terroir que lui, n'appartient pas au même ensemble ethnique, ou encore n'est pas de nationalité malgache », J.C., ROUYERAN, *La logique des agricultures en transition*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1972, p. 118.

nourriture. Il ne permet pas de survivre longtemps à de tels régimes d'activité. Le salaire ne peut en effet apporter que le juste nécessaire.

Concernant les idéaux de la communauté que nous étudions, nous savons qu'il n'est pas permis aux gens, à cause de leur passé qui ne les a pas armés et de leur présent voué aux difficultés matérielles, de construire réellement un avenir. Toutes leurs forces sont mobilisées pour survivre. Ils se réfugient alors dans le rêve et leurs idéaux se réfèrent à des nostalgies, des publicités ou des « modes ». Ce sont des projets ou des espoirs dépourvus de réalisme. Bien gagner sa vie, monter une petite usine pour être son patron, acheter une pirogue.

De l'autre côté du monde, à travers l'ouvrage du psychiatre antillais, Frantz Fanon²⁰ (1925-1962), *Les Damnés de la terre*, c'est la voix la plus radicale de la révolution algérienne qui s'exprime. Il s'agit d'un ouvrage qui se préoccupe du problème de la décolonisation. Pour lui, la décolonisation est nécessairement un phénomène violent, qui consiste à remplacer une « espèce » d'homme (le colon) par une autre « espèce » (le colonisé luttant pour son émancipation). Consacré au problème de la violence, le premier chapitre explique, légitime et exalte toutes les manifestations de la violence des colonisés contre les colonisateurs. Pour que l'indigène accède à l'humanité, la violence est sa seule arme, sa thérapeutique.

Toutes les valeurs occidentales n'ont aucun sens pour lui, car la seule valeur qu'il connaisse c'est la terre. Et la terre c'est la paysannerie. Il en tire cette conclusion : dans les pays coloniaux, seule la paysannerie est révolutionnaire, seule elle ne se laisse pas entamer. Il explique comment les jeunes nations évoluent « dans une atmosphère de champ de bataille » durant leur combat contre le colonialisme, contre la misère et contre les traditions stérilisantes. Il analyse la grandeur et les faiblesses de la « spontanéité » et aborde le problème de la direction révolutionnaire. Là encore, il oppose le prolétariat des villes, qui « a tout à perdre », à la paysannerie, qui « n'a rien à perdre ».

Pour conclure, nous tenons à préciser que nous avons connu beaucoup de difficultés théoriques et pratiques dans la conduite de ce travail. Il est difficile en toute rigueur de conclure quoi que ce soit sur l'interculturalité à Belo sur Tsiribihina. L'hypothèse de ce travail était, rappelons-le, que nous assistons au glissement voire l'accaparement de la communauté Hazomanga par la modernité derrière les événements du genre *Fitampoba* et les occupations quotidiennes jugées comme de type standard et les modes de vie supposés de type normal dans notre zone de recherche.

Dans cette étude, nous voulions démontrer que pour ce qui est du cas de la population de Belo sur Tsiribihina, elle n'est ni artisan ni bénéficiaire du développement. En somme, elle ne profite pas des richesses de son

²⁰ F. FANON, *Les damnés de la terre*, Minuit, 1959.

pays : ni le revenu disponible, ni le niveau de vie n'enregistrent d'amélioration. Le pouvoir d'achat s'effrite de jour en jour et n'arrive plus à contrecarrer la montée incessante du coût de la vie.

En dépit des tentatives d'adaptation des acteurs à la modernité, l'évènement du genre *Fitampoha* offre une opportunité d'étudier l'accaparement de la communauté Hazomanga par le rapport marchand et la modernité.

Donc, la condition *sine qua non* de la réussite de toutes les actions allant dans le sens du renforcement de l'égalité et de l'amélioration des conditions de vie dépendra de la bonne foi des dirigeants politiques à accepter de jouer honnêtement les règles du jeu plutôt que de ne penser qu'à leurs intérêts personnels.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHABE, G., *Oppression et libération dans l'imaginaire*, (les communautés villageoises de la côte orientale de Madagascar), préfacé par George Balandier, Maspero, 1969.
- ANDRIAMANJATO, R., *Le tsiny et le tody dans la pensée malgache*, Paris, PA, 1959.
- CAMILLERI, C., VINSONNEAU, G., *Psychologie et culture : concepts et méthodes*, Paris, Armand Colin U Psychologie, 1996.
- DESJEUX, D., *La question agraire à Madagascar : administration et paysannat de 1895 à nos jours*, postface de Rakotonirainy (G.), Paris, éd. L'Harmattan, 1979.
- DURKHEIM, E., *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1960.
- EHRENBERG, A., *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.
- EHRENBERG, A., *Mythologies de la conquête et de la souffrance, le témoin du temps qui change*, France Culture, vendredi 1^{er} décembre, 1995.
- ENRIQUEZ, E., *De la borde à l'État : essai de psychanalyse du lieu social*, Paris, éd. Gallimard, 1983.
- FANON, F., *Les damnés de la terre*, Paris, Minuit, 1959.
- GOFFMAN, E., *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 1, la présentation du soi tome 2, les relations en public, Minuit, 1973.
- GORZ, A., *Les chemins du paradis. L'agonie du capital*, Paris, Galilée, 1983.
- LEVI-STRAUSS, C., *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Mouton, 1967.
- LEWIS, O., *Les enfants de Sanchez*, traduction française, Paris, éd. Gallimard, 1964.
- MACHIAVEL, N., *Le prince et autres textes*, Paris, éd. Gallimard, Paris, 1980.
- MARCUSE, H., *L'homme unidimensionnel*, Paris, éd. de Minuit, Paris, 1968.
- MARX, K., *Le capital*, livre I, tome III, Éditions Sociales, 1969.
- PINCON, C., *Les beaux quartiers*, Paris, Le seuil, 1988.
- RAVELOJAONA, *Boky firaketana ny fiteny sy ny zavatra malagasy*, Tananarive, 1937.
- ROUYERAN, J.C., *La logique des agricultures en transition*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1972.
- SUN TZU, *L'art de la guerre*, Paris, éd. Flammarion, 1972.
- DE GAULEJAC, V. et TABOADA-LEONETTI, I., *La lutte des places. Insertion et désinsertion*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994.